

Que le meilleur survive!

Gilles Pellerin

Numéro 29, octobre–novembre 1987

Le sport a des lettres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (1987). Que le meilleur survive! *Nuit blanche*, (29), 54–58.

QUE LE MEILLEUR SURVIVE !

par Gilles
Pellerin

Que le sport soit un lieu sémantique, que sa finalité se situe au delà de l'adresse, de la force du beau jeu, il n'est plus permis de douter depuis que Roland Barthes a écrit ses Mythologies (Seuil, 1957), particulièrement «Le monde où l'on catche» qui en était... le coup d'envoi. D'une salle minable de Montmartre, il faisait un nouveau lieu du tragique où la Justice, le Bien et le Mal sont enfin tangibles. Juste retour des choses, la littérature — le polar, par exemple — n'est pas avare de recours à caractère sportif. D'où vient la fascination du polar pour le sport?

Pour des raisons commercialement avantageuses mais préjudiciables au statut intellectuel de ses auteurs dans la République des Lettres, le roman policier niche dans le rayon des littératures de divertissement. Cruel paradoxe! Alors que la plupart des écrivains s'accordent à dire que la stupeur devant la page blanche constitue l'essentiel de leurs activités — et pour certains la source la plus sûre d'inspiration —, voici qu'une race de romanciers prétend non seulement dompter l'écriture elle-même, mais vaincre en plus ses lecteurs sur le terrain de l'astuce.

Rétrécissons le polar à ce que les Anglo-saxons, plus documentés que nous sur cette question, appellent le *detective novel*. Qu'y trouve-t-on? Un jeu de dissimulations successives où la feinte fondamentale consiste à proposer ceci: chers lecteurs, un meurtre a été commis, un avatar d'Hercule Poirot va tenter de l'élucider — et certainement y parvenir. Vous avez trois heures pour être aussi fin que lui. À vos marques, prêts?, partez!

On appelle cela une détente, ces trois heures pendant lesquelles on s'échinera à percer les astuces du criminel sans être assuré d'être payé de ses efforts. — T'en fais une tête ce matin... T'as passé la nuit sur la corde à linge? — Pire, je l'ai passée à lire un polar. Tu vois le genre: je suis incapable de m'arrêter en chemin. — C'était bon? — Même pas.



Joe Louis est devenu personnage de fiction dans *Au tapis* de S. Kaminsky

Golf: On ne s'étonnera pas de constater que les références faites au golf par la littérature de fiction sont d'origine anglo-saxonne — à l'exception toutefois des *Contes noirs du golf* du Belge anglophile Jean Ray (Marabout, 1964) pour qui «le golf n'est pas un sport, mais un envoûtement». Les textes que Ray avait écrits pour se «venger d'avoir été le plus détestable joueur de golf que le monde ait porté» ont été réunis après la mort de l'auteur. La mort est aussi au rendez-vous dans *Le crime du golf* d'Agatha Christie (1932), roman du cycle d'Hercule Poirot (Club des masques n° 265).

En 1922, l'auteur des *Jeeves* (dont plusieurs viennent de paraître en traduction chez 10/18), P.G. Wodehouse avait dédié *The Clicking of Cuthbert* à la mémoire immortelle de John Henrie et

Pat Rogie qui, en 1593, avaient été emprisonnés à Edimbourg «for playing of the gowff on the links of Leith every sabbath the time of the sermons». À lire aussi: «Le pro», nouvelle de John Updike (*Des musées et des femmes*, Gallimard, 1975) et «La sirène du golf» dans le recueil du même nom de Patricia Highsmith (Presses Pocket, 1987). ●

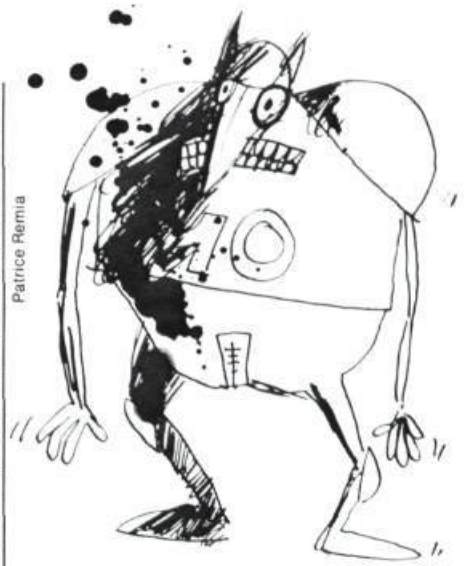




— Photo Life du combat contre le Chilien Arturo Godoy

Football américain:

Avant que les équipes de football n'envahissent le stade Wembley de Londres, le public européen avait entendu parler de ce sport par les romans de John Irving (*Le monde selon Garp*, Points n° R-44; *Hôtel New Hampshire*, Points n° R-110). On pourra ajouter au panthéon romanesque les souvenirs de Jack Kerouac de *Vanity of Dulooz* (il y parle de ses années de football à Lowell dans le milieu des Néo-Américains), deux nouvelles de Damon Runyon, «Tiens bon, Yale!» et «Le chant du croque-mort» (*Nocturnes dans Broadway*, Gallimard, 1986), «Une saison de football» de John Updike (dans *Les quatre faces d'une histoire*, Seuil, 1971), Brick Pollit, le footballeur déchu de *La chatte sur un toit brûlant* de Tennessee Williams (Laffont) et du footballeur à la retraite devenu détective créé par Ralph Dennis dans *Les flambeurs d'Atlanta* (Série noire n° 79): Atlanta est une de ces villes réputées ne jamais gagner de coupes sportives. La version française de *Down Among the Jocks* tirait parti du nom de l'équipe de hockey, les Flames (le roman date de 1974). C'est pourtant des Falcons du football dont il est question, de magouilles bien sûr, de footballeur ringard et d'un ancien hockeyeur recyclé lui dans le patinage artistique, manière Camille Henri. Le hockey a des connotations canadiennes-



françaises telles que le narrateur cherche chez lui des traces d'accent français, chose normale puisqu'il répond au nom (québécois s'il en est) de Teddy Lewin...

Le grand, le magnifique roman de football a été écrit par quelqu'un d'autre, Robert Coover (*Une éducation en Illinois*, Seuil, 1986). Paru aux États-Unis au moment même où les Bears de Chicago gagnaient le Super Bowl (janvier 1986), *What Ever Happened to Gloomy Gus of the Chicago Bears* est à ce point imprégné de la complexe nature du jeu que le sort du héros, nouvel avatar de Tricky Dicky Nixon, est déterminé par les combinaisons chiffrées du caucus. Derrière le football se cache l'histoire sociale de Chicago pendant la Crise. Derrière le roman se dissimule un sport rempli de sens. ●

Ici il faut comprendre que le lecteur a été déjoué. Il avait fini par soupçonner tout le monde, y compris le Poirot de faction, constatant un peu tard que le véritable crime n'est jamais commis que par le romancier quand il nous incite à résoudre nous-mêmes le mystère en nous imaginant dans la peau de Poirot. L'enjeu est ailleurs car celui qui brouille les pistes, ce n'est pas l'assassin, c'est le romancier, toujours libre de sortir les pièces à conviction au moment le plus inopportun pour nous — sans compter qu'il lui arrive de tricher.

Objectif relaxation: zéro. N'aurait-il pas été plus sain hier soir d'aller marcher 6 000 verges sur un terrain *paysager* (par: 73), dûment conseillé par un instructeur (ne lève pas les yeux de la balle! tourne bien les hanches! déplace le pied gauche trois millimètres vers l'avant! replace la motte de gazon!) ou de courir 15 kilomètres en ville, attriqué comme la chienne à Jacques, les poumons dans les pots d'échappement des voitures?

Le zen du baseball

Dans *Le grand roman américain* de Philip Roth, le président de la Ligue patriote, un général à la retraite, invite fort pédagogiquement les enfants en visite au Temple de la renommée du baseball à méditer sur le Nombre d'or,

c'est-à-dire sur les 60 pieds et 6 pouces (ça ne pourrait absolument pas être 60 pieds tout juste!) qui séparent le marbre de la plaque du lanceur sur son monticule. Voilà pour le président Oakhart une perfection fondamentale digne de l'infailibilité papale (axiome: étant infailible, le pape ne peut se tromper sur quelque point de dogme que ce soit, y compris sur celui qui fonde son infailibilité — en revanche, il refuse systématiquement de conseiller les parieurs pendant la Série mondiale), une perfection sur laquelle s'appuient toutes les perfections étatsunien-

nes. Dans l'ordre des perfections sportives, il en est une suivant laquelle tout sport américain dure trois heures, quelle qu'en soit la nature, baseball, football, hockey — à moins que les séries de championnat n'amènent davantage de publicité sur les réseaux de diffusion ou que le lanceur des Cubs de Chicago n'ait la fâcheuse idée de lancer une partie d'un coup sûr le jour même où Sandy Koufax accomplit, sur la sainte et identique distance de 60 pieds et 6 pouces, une partie parfaite. Il y a donc une durée idéale pour le divertissement. Ne correspond-elle pas d'assez près à la lecture d'un polar (format Masque, J'ai lu, Série noire, Fleuve noir)?

Le match sportif et la lecture ont ceci de commun que le temps et l'espace qui y sont proposés sont circonscrits. Elle est bien finie l'époque où au Texas on

jouait sans clôture — au Québec, l'expression *jouer à la vache* traduisait très bien cette perception de l'espace ouvert au *champ extérieur*; avant chaque match, Claude Raymond nous rappelle consciencieusement les dimensions de l'aire de jeu, chose en apparence superflue si on considère que les stades ont été uniformisés — à l'époque où les Reds de Cincinnati jouaient au Forbes Field, la précaution pouvait se justifier par la présence inopinée d'un talus, dans le champ gauche. Contre toute attente, l'esthète envisage de son salon les périls qui attendent le lanceur selon que le mur du champ gauche est à 325 ou 340 pieds. Le match a lieu à Boston, la caméra ne manque pas de présenter le mur de gauche; notre amateur perd toute placidité, ce mur a un nom, *Green Monster*, et il y a à l'écran des types du nom de Hrbek, Puckett, Gaetti, Brunansky, de pauvres types condamnés à jouer au Minnesota — presque au Canada, le Canada de Winnipeg! — qui vont *l'essayer*, il en est sûr, il en jouit!

Le sport est une chose extrêmement sérieuse, même quand les arbitres de hockey n'en connaissent pas le règlement, même quand ses acteurs sont des minables comme vous et moi (entrez-vous dans une piscine à l'heure des hippopotames sans vous fixer l'objectif de 30 longueurs — demain: 32?). La performance est l'aboutissement d'entraînement, de discipline, de privations, d'ascétisme (si possible sous la gouverne d'un garde-chiourme antipathique mais juste — «Vince Lombardi était juste: il nous traitait tous comme des chiens»). De même le polar, qui affecte les apparences du dérèglement social (ceux qui volent et qui tuent *nagent* dans la *grosse argent*), est une machine morale. Bien que le roman noir et quelques iconoclastes aient donné le beau rôle aux voyous, suivez le cheminement du Bien dans la plupart des bouquins. Mais là n'est pas l'essentiel: le polar obéit à



Circonscrit, le polar? Il existe même un sous-genre dit de la *chambre close* créé, j'imagine, par Gaston Leroux (*Le mystère de la chambre jaune*, 1907), véritable défi à tous les créateurs d'énigmes: dans un lieu hermétiquement clos, du moins en apparence, gît une victime. L'assassin? Parti, envolé, caché dans les trois heures de lecture. Créer cette littérature de divertissement exige de ses pratiquants des vertus comparables à celles qu'on prête aux athlètes: entraînement, stratégie, capacité de reproduire un pattern (musculaire pour l'athlète — comment «tourner» un double-retrait pour le deuxième-but —, narratif pour l'auteur de polar — répondre au succès d'un personnage de détective par 30 romans.

Mens recta in corpore sano

Le divertissement est à ce prix. Sans doute la morale sous le paradoxe de cette histoire est-elle qu'on ne se relaxe pas sans effort et, pourquoi pas?, un peu de douleur dans les mollets. Sport, douleur, effort, morale: au sport est associée certaine morale de l'effort. On n'a jamais pardonné à Pierre Larouche de scorer 50 buts en faisant le guignol.

des principes dramatiques somme toute rigides, même s'ils tiennent souvent à cet impératif stratégique déjà connu d'Hercule (pas Poirot, l'autre, celui dont on rapporte qu'il était bien pourvu côté grands adducteurs): s'étant mis à la recherche d'un troupeau volé dont il découvre les traces, il comprend qu'il faut les remonter dans le sens inverse de la marche. On est déçu (et la déception tourne à l'aigreur chez les grands consommateurs du genre) quand l'auteur oublie ce principe en se prenant au jeu de la littérature et en laissant le récit déborder les cadres et dériver comme un *mainstream*. On crie au scandale — et je joins ma voix au chœur courroucé — quand l'auteur triche, résolvant l'énigme sans avoir donné tous les indices. Chou!

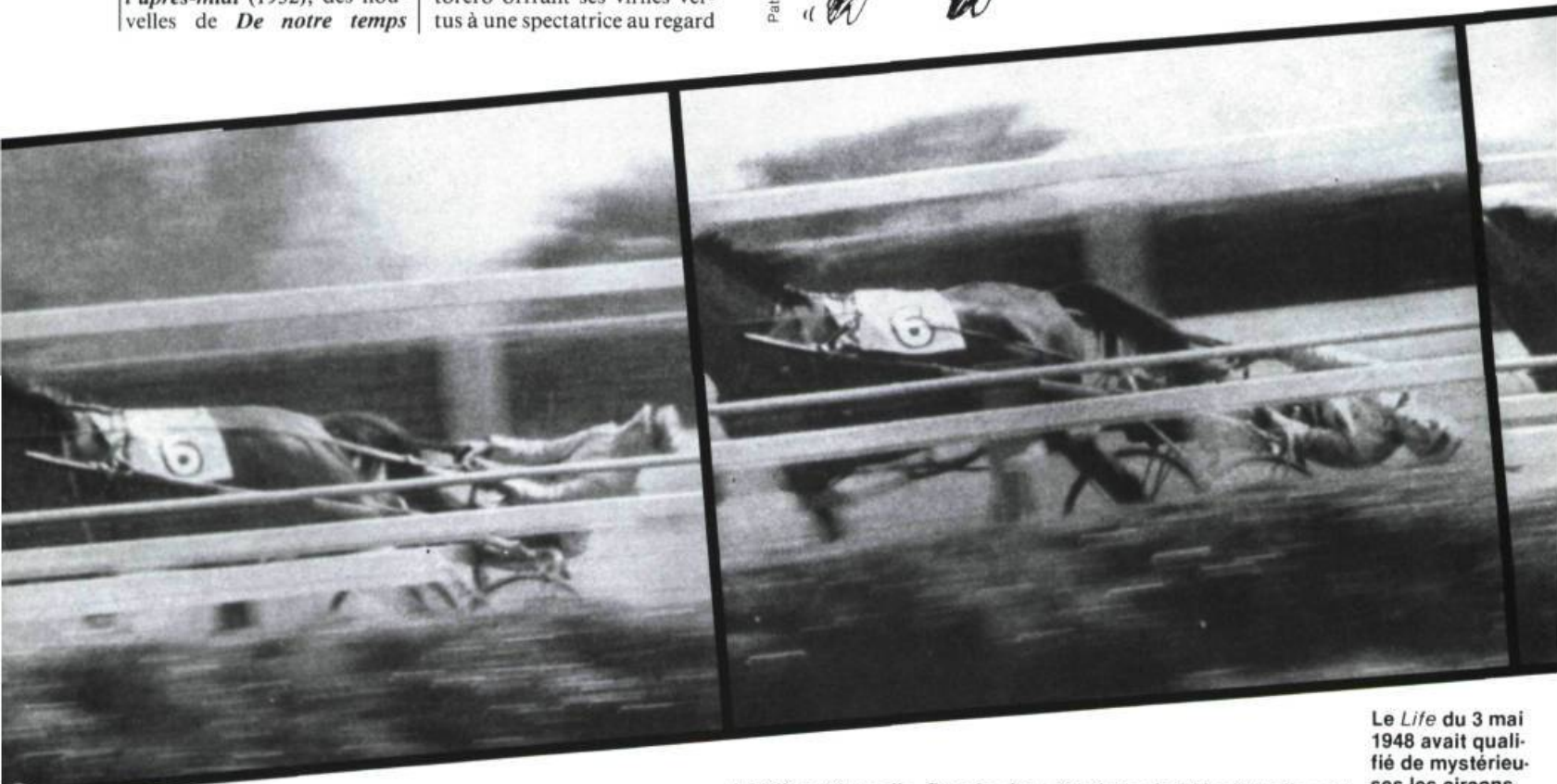
La douleur n'a pas que des vertus propitiatoires, elle peut aussi dessiner des scènes... réjouissantes. S'il existe un polar intello (l'intellectualisme s'exprimant volontiers dans des effets dialogiques à la Oscar Wilde), il n'y en a pas moins une vaste gamme de romans policiers où l'on se tabasse allègrement. Le sport est ici d'un judicieux recours car il fournit sa quote-part de musculeux personnages et sa panoplie d'arts martiaux d'autant plus efficaces que leurs noms sont difficiles à prononcer. Quelle joie de voir la barbaque cruelle passer à la moulinette du jiu-jitsu (le héros est ringard) ou du tae-kwon-bing-wong-machin (le héros est éclectique)! ▶

Tauromachie: Il est assez significatif de constater que les deux écrivains dont les noms sont immédiatement associés au sport, Henry de Montherlant et Ernest Hemingway, ont consacré de brillantes pages à la tauromachie. Du premier, descendant d'une noble famille castillane, rappelons *Les bestiaires*, roman de 1926 (Gallimard). Du second, citons *Mort dans l'après-midi* (1932), des nouvelles de *De notre temps*

(1925) et «L'invincible», du recueil *Cinquante mille dollars* («*Pourquoi ne cherches-tu pas du travail? — Je ne peux pas travailler, répondit Manuel, je suis torero.*»). Vicente Blasco Ibanez nous permettra ne pas afficher de manière trop évidente notre méconnaissance de la littérature espagnole (*Arènes sanglantes*, Calmann-Lévy, 1948) dans le scénario classique du torero offrant ses viriles vertus à une spectatrice au regard



froid et cruel. Au Québec, Yves Thériault s'est laissé tenter par le motif dans *Les combattants de Caribad* (L'Homme, 1961). Il semble par ailleurs que n'ait pas été traduite la nouvelle «The Wound» de l'Américain Donald Barthelme. Enfin, peut-on ne pas mentionner *Carmen* de Mérimée puis de Bizet? ●



Courses de chevaux:

Le cheval occupe dans le bestiaire une place privilégiée. Il est donc inévitable de le retrouver dans la littérature et le sport (turf, hippisme, chasse à courre, polo, etc...) et cela depuis Homère, Xénophon, sans parler des tournois relatés dans les romans de chevalerie (Chrétien de Troyes au Moyen Âge et leur résurgence dans Walter Scott — la scène où Ivanhoé doit combattre dans la lice pour sauver Rebecca). Nous nous limiterons aux courses de chevaux. En tête, par plusieurs longueurs, Dick Francis, ancien jockey professionnel et journaliste à la rubrique hippique du *Sunday Express*. Une dizaine de ses romans ont été traduits (J'ai lu, Série noire, Belfond, etc.) tous de première force pour tout ce qui a trait à l'entraînement, au dopage, aux paris illégaux, aux querelles au sein des jockey clubs britanniques, bref à ce qui peut concocter une trame policière. Citons au

hasard (et au gré de la métaphore filée) *À la cravache, En selle pour la trois, Ventre à terre, Gare aux tocards et La mort au petit trot*.

De Sherwood Anderson, on attend la réédition en français de *Horses and Men* (1923) dont le protagoniste, Tom Edwards, entraînait les chevaux. Dans *Cinquante mille dollars* (Folio n° 280), Hemingway a rapidement esquissé le portrait, par fils interposé, d'un inoubliable entraîneur de chevaux américain cherchant fortune dans les hippodromes européens. Marcel Allain et Pierre Souvestre avaient consacré aux courses le 24^e épisode des *Fantômas*. Publié en 1913 (et repris au début de l'année par Laffont), *Le jockey masqué* reprend les recettes éprouvées de la série: crimes spectaculaires, déguisements, substitutions. Sur ce dernier point, on est particulièrement servi, Fandor jouant les jockeys, Fantômas venant à deux doigts d'être élu président du Jockey Club de Paris, la belle

Hélène (éternelle fiancée du premier et fille explorée du second) se travestissant en vieux beau. Les auteurs vont plus loin en substituant un pur-sang par son sosie, une picouille! Pierre Souvestre avait fait paraître en 1904 dans *Silhouettes sportives* et c'est avec *Le Rour. Grand roman sportif et policier* (1909) qu'il avait entrepris sa carrière de cofeuilletonniste avec Marcel Allain.

Aussi à lire: *Place de Sienne, côté ombre* (Pts n° R-284) de Carlo Fruttero et Franco Lucentini, *Anna*

Karénine de Tolstoï (Folio n° 767 et 39, Poche n° 636-638) «Le jockey» de Carson McMullers dans *La ballade du café triste* (Stock, 1974) «Bob le book» et «Sur le terrain lourd» de Damon Runyan dans *Nocturnes dans Broadway* (Gallimard, 1986), *Ben-Hur* de Lewis Wallace (Preses pocket n° 2231), les polars de David Alexander dont le protagoniste est Bart Hardin, rédac'chef d'un magazine de turf et l'*Anthologie de la littérature équestre* que Paul Morand publiait chez Olivier Perrin en 1966. ●

Le *Life* du 3 mai 1948 avait qualifié de mystérieuses les circonstances entourant la mort du jockey Philip Kirby à Santa Anita.

*La mise en équation du sport et du polar suscite d'office un troisième terme: la violence. L'un et l'autre ne prétendent pas faire la mise en scène de la violence. Le sport s'en défend même allègrement — le maire de Boston est une femmelette quand il pense nous priver du spectacle de Nilan, Linseman et consorts montrant leur désir de vaincre; la bataille patins-sandaes du 14 mai 1987 entre Canadiens et Flyers ne peut être sanctionnée par les pouvoirs publics puisqu'elle a lieu dans l'enceinte sportive sacrée, non plus que par les arbitres puisque le match n'est pas commencé. Rassurons-nous, d'après les travaux de G. Vigarello (rapportés dans le collectif *Sociologie du sport*, PUF, 1987, p. 52), «si (la violence) est aujourd'hui fortement dénoncée, c'est peut-être que la sensibilité s'est accrue à son égard. La violence objective, elle, a diminué.»*



Quatre fois vainqueur du marathon de Boston dans les années 40, Gérard Côté aimait célébrer la victoire avec un cigare, au grand dam des ascètes de la profession.

Moins optimiste, *Associated Press* constatait à l'occasion du Super Bowl de janvier 1987 une coïncidence statistique très nette (avec point optimal le soir du match de championnat) entre la télédiffusion du football et la violence faite aux femmes par leurs maris.

Le coefficient de violence varie selon les sports bien que l'on puisse envisager que le ferment compétitif transforme l'adepte du mens sana in corpore sano en comptable agressif désireux de vaincre l'adversaire, le chrono ou lui-même. Vaincre, vaincre. À l'instar de certaines pratiques athlétiques dont la visée ultime n'est pas la destruction ou l'humiliation de l'adversaire, l'énigme policière peut se construire autrement que dans l'hémoglobine ambiante (*Pas de sang pour Miss Christie*), l'action la plus décisive de la joute intellectuelle résultant de la mise en œuvre des fameuses cellules grises d'un détective bedonnant.

John Leo remarquait par ailleurs dans le *Time* du 19 janvier dernier que les équipes sportives brandissent en étendard la violence sémantique: *Fighting Irish* de l'université Notre-Dame, *Invaders*, *Raiders*, *Tiger Cats*, *Lions*, *Bucs*, *Gunslingers*, *Outlaws*, *Blue Bombers*, *Maulers* (littéralement: lacérateurs) du football. Si on entreprenait de déterminer le nom d'équipe qui connote le plus de violence, on serait bien avisé de ne pas consulter les Nicaraguayens. Sait-on jamais, ils pourraient choisir les Yankees...

Il n'y a pas que cela: ne parle-t-on pas du *baseball organisé*¹, ce qui n'est pas une allusion aux bookmakers mais à la structure omniprésente qui fait d'un traîne-la-rue du comté de Dade ou des faubourgs de Philadelphie une star du *hit'n'run* ou un gagnant des *Golden Gloves*. Le sport entretient la hiérarchie fragile où la déchéance voisine la gloire. Le polar raffole de ces éminences grises qui ont leurs entrées dans les vestiaires, appellent *Kid* la verte et naïve recrue de l'Iowa, l'entretennent du cours de la coke et des ratés que connaîtrait sa jeune et prometteuse carrière de pitcher s'il fallait que son club, donné favori à 7 contre 2, gagnât le jour même où Direct Film reçoit une pellicule fort instructive qui le représente en compagnie d'une jeune personne ne portant pas l'uniforme des *Firebirds*, d'ailleurs n'en portant pas du tout. Qu'en penseraient sa pauvre mère, sa fiancée — fille d'Old Guy Goodfellow III, propriétaire des *Firebirds* — et les 3 000 bambins des *bleachers*? Dans ces cas-

1. Il semble que la question actuellement débattue chez ces messieurs Rozelle, Ueberroth, Ziegler et autres successeurs du général Oakhart concerne le choix du scénario global: vaut-il mieux que le même club gagne année après année et serve de modèle quasi patriotique (*Celtics*, *Yankees*, *Canadiens*: on remarquera la ressemblance sémantique des noms) ou faut-il au contraire équilibrer les forces en présence de manière à ce que Vancouver, Cleveland et Seattle aient aussi leur heure de gloire?

là, on ne fait pas appel à Poirot mais à un privé des temps modernes qui a déjà humé la capiteuse odeur des vestiaires et tâté du bar clandestin.

Le mythe se mange chaud

Le sport secrète une puissance mythique d'autant plus séduisante pour les écrivains que les praticiens du sport sont à la fois ceux qui bénéficient de la presse la plus loquace et la plus naïve tout en étant eux-mêmes considérés comme inaptes au langage (*les Popov vont sortir forts dans la prochaine game; on ne sait pas à quoi s'attendre avec ces Sovietnamiens-là, ils jouent comme des robots; on va prendre les parties une à une; tabarnak*). Le romancier, par jours d'humeur épique, peut bouffer à tous les râteliers: le sport fait lui-même une grande consommation de tropes *hard* (*le baseball est un jeu de fractions de secondes*), paroxysmaux comme l'hyperbole, le superlatif (et les figures du même acabit possédant des noms grecs rugueux à nos chastes oreilles), fait de la métaphore-cliché un trafic... digne de la littérature elle-même. Comme il est de bon ton de le considérer comme un microcosme de quelque chose (*football/armée/société policée mais virile*), la matière peut être retournée dans tous les sens (l'ironie, par exemple) et aller dans toutes les directions. Dimension mythique demandée. Aux États-Unis, le sport, la télé, la littérature sont friands de ce personnage du péquenot de l'Iowa montant dans une grande ville de l'Est, méritant par la qualité de son jeu au troisième but le surnom d'*Aspirateur* et coulant ses vieux jours dans la *Miller Lite*. Jeunesse dorée ne dure pas longtemps, aussi les candidats sont-ils priés d'observer que dans la carrière sportive on est un vieillard au corps cousu à l'âge où dans les autres métiers — auteur de polars, par exemple — on est encore débutant. ■

La coupe des éditeurs:

Les éditions Calmann-Lévy se sont approprié une part intéressante du marché intérieur français du livre sur le sport (notamment par la série «L'année du...» — cyclisme, tennis, rugby, football. Jean-Étienne Cohen-Séat raconte les circonstances qui ont présidé à l'apparition de ce volet éditorial de la maison qu'il dirige maintenant: «Robert Calmann-Lévy aimait dîner en ville. Au début des années 60, dans semblable occasion, il a décidé, avec le rédacteur en chef du quotidien spécialisé *L'équipe* de créer des livres de sport — qui n'étaient d'ailleurs pas destinés à s'intégrer dans une collection. C'est le succès qui a forcé la création des annuels.» L'éditeur souligne le déplacement des centres d'intérêt (d'où la nouvelle série consacrée au golf) qui, joint à des habitudes de lecture différentes selon que l'on aime tel et tel sports, entre en ligne de compte. Ainsi les amateurs de basket et de courses de chevaux ne fréquentent pas les librairies — éditeurs s'abstenir; les fans du cyclisme dédaignent les albums coûteux; etc.

«Il y a par ailleurs des sports où les gens sont plus ou moins volatils, où la vente des livres sera proportionnelle aux résultats de l'équipe nationale: la performance de l'équipe de France détermine alors le tirage! En revanche, il y a des sports moins chauvins, comme le rugby.»

«Il y a aussi des formes qui changent. Au début des années 60, il y avait de l'intérêt pour le livre de sport *bien écrit*, le livre d'écrivain, ceux de Blondin sur le vélo, Lalou sur la pêche, par exemple. Denoël et Flammarion avaient une collection du genre. Ce public a disparu dans les années 70; je pense qu'on va retrouver dans les années qui viennent une clientèle raisonnable (10 000 personnes) pour acheter des livres de sport très écrits. Chez Calmann, on y travaille. Il n'y a pas de règle absolue: Paul Guimard, qui a écrit des livres admirables sur la voile, les courses, comme *L'empire des mers* et *Le mauvais temps*, eh bien Paul Guimard, à part d'aller relever trois ou quatre casiers à crevettes à 100 mètres de la plage, vous ne le verrez pas monter sur un bateau!»